Ami du Clergé du 6-13 août 1953

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — XL. 12e Dimanche après la Pentecôte : Insuffisance foncière de l'homme ; grandeur de la Nouvelle Alliance, 265. — 13e Dimanche : Loi et promesse, 266.
L'Assomption de N.-D. — L'accueil du Fils de Dieu, 268.
Fête du Cœur Immaculé de Marie. — L'amour maternel de Marie, 269.
Saint Jean-Marie Vianney (9 août). — La puissance divine dans la faiblesse, 271.
Sainte Claire (12 août). — La lumière sur le chandelier, 273.
Saint Bernard (20 août). — « J'ai trouvé celui que mon cœur aime », 275.
Causeries de pédagogie catéchistique. — XIV. La Messe, 277. — XV. La formation morale au catéchisme, 280.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XL

12e Dimanche après la Pentecôte

INSUFFISANCE FONCIÈRE DE L'HOMME, GRANDEUR DE LA NOUVELLE ALLIANCE

S. Paul a prêché, à Corinthe ; mais ses fidèles sont aux prises avec des prédicants juifs qui veulent, au fond, les détourner du Christ, et ruiner l'influence de l'Apôtre. Pour réagir et affermir la foi des chrétiens, il va leur rappeler la source de notre grandeur spirituelle, et la valeur infinie de l'alliance que le Christ a contractée avec nous dans son sacrifice.

Reprenons ses paroles ; elles sont utiles, à notre époque où tant d'erreurs risquent d'atténuer dans les âmes le sens de la foi, ou d'amoindrir l'attachement qu'il faut garder à N.-S.

I. — *Insuffisance foncière de l'homme*

La vie de S. Paul, riche d'expériences multiples et diverses, lui a fait toucher du doigt le « néant de la créature ». Dans plus d'une épître, il exprime cette constatation profonde. Il a perçu vivement la lutte du bien et du mal, qui divise si douloureusement l'homme. « **Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?** Les désordres moraux du paganisme aussi bien que l'impuissance de la religion juive se sont imposés à ses regards. Ce sont autant de manifestations de l'insuffisance foncière de l'homme.

Ce point de vue n'est pas une pensée fugitive et arbitraire ; c'est le résultat d'une longue réflexion « sous le regard de Dieu », et qui considère tous les êtres, l'homme en particulier, à l'échelle de Dieu. « La vérité vous délivrera » (Jo., VIII, 32) ; ici elle impose l'humilité : l'homme laissé à lui seul ne peut rien dans l'ordre du salut.

S. Paul, qui s'est livré au Christ sans la moindre réticence, ne se dérobe pas aux conséquences pratiques de cette vie de foi. Elle commande sans cesse sa manière d'apprécier les résultats de son inlassable apostolat. Dans cette IIe Lettre aux Corinthiens, la page qui nous occupe, est précédée d'un chant de gratitude pour les fruits de son ministère : « Grâces soient à Dieu, qui, dans le Christ, nous conduit de triomphe en triomphe, et qui, par nous, répand en tous lieux le parfum de sa connaissance » (II, 14). Mais ce cri de joie ne vise pas à faire valoir l'Apôtre ; il le conduit à rappeler, une fois de plus, que dans la vie religieuse de nos âmes comme dans l'action apostolique, c'est Dieu qui exerce le rôle essentiel : « Ce n'est pas que de nous-mêmes nous puissions revendiquer quoi que ce soit comme venant de nous. Non, notre capacité vient de Dieu. C'est lui seul qui nous a rendus capables d'être les ministres d'une nouvelle alliance ».

Sous une forme plus concrète n'avait-il pas déjà proclamé : « Moi, j'ai planté ; Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui a donné la croissance. Or celui qui plante n'est rien ; rien non plus celui qui arrose ; seul compte celui qui donne la croissance, Dieu » ? (I Cor., III, 6). C'est le même sens de Dieu et de l'efficacité souveraine de la grâce qui a inspiré à Ste Thérèse de l'E.-J. la déclaration suivante : « De loin cela paraît tout rose de faire du bien aux âmes, de leur faire aimer Dieu davantage... De près, c'est tout le contraire... On sent que faire du bien, c'est chose aussi impossible, sans le secours du bon Dieu, que de faire briller le soleil pendant la nuit... J'ai compris qu'il était impossible de rien faire par moi-même... ».

Aussi, rien d'étonnant si le Souverain Pontife, qui rappelle sans trêve aux laïcs de toute situation le devoir de l'apostolat, insiste également sur le caractère indispensable de la prière et de l'union à Dieu, qui expriment et réalisent notre dépendance du Christ, et seules, obtiennent que son action divine confère à la nôtre l'efficacité. « Ce n'est pas nous que nous prêchons, mais Jésus-Christ, N.-S... Car Dieu qui a dit : « Des ténèbres, la lumière brillera » est aussi celui qui a illuminé nos cœurs, pour que brille la connaissance de la gloire de Dieu... » (IV, 5, 6).

II. — *Grandeur de la Nouvelle Alliance*

Notre capacité et notre efficacité spirituelles viennent donc de Dieu, S. Paul alors exalte le ministère de la Nouvelle Alliance. L'Ancienne Alliance se manifestait dans la Loi de Moïse. Mais cette Loi était un « ministère de mort », parce que, si elle formulait des préceptes, imposant des obligations, elle ne communiquait pas la force de les accomplir. Elle présentait la lettre de textes législatifs gravés sur la pierre, mais, en dépit de leur origine divine, ces textes demeuraient presque toujours « froidement étrangers aux profondeurs de l'âme ». On obéissait « à leurs prescriptions extérieures comme à une consigne, dont le but et la plénitude de sens » échappaient le plus souvent. Rapports juridiques entre les hommes et Dieu ; mais les relations filiales entre les âmes et Dieu le Père étaient, pour ainsi dire, inconnues.

A l'opposé, la Nouvelle Alliance est dégagée de « la vétusté de la lettre ». Désormais les Commandements dépassent les prescriptions littérales. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de toutes tes forces, de toute ton âme..., et ton prochain comme toi-même ». Plus de limites juridiques. Tout se ramène à la générosité et à l'amour réel. Le service de Dieu est avant tout affaire de disposition morale et d'intention personnelle. La vie de foi dans le Christ réalise le complet développement de l'homme dans ses rapports avec Dieu : « Nous

avons reçu l'Esprit d'adoption ; c'est en lui que nous disons : « Père ! » C'est lui qui nous assure que nous sommes enfants de Dieu » (Rom., VIII, 16).

La supériorité de cette Nouvelle Alliance éclate encore mieux dans la valeur infinie de l'hommage rendu à Dieu : « Entrant dans le monde, le Christ a dit : Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation... Tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour les péchés — et cependant ils sont offerts d'après la Loi ! — Voici, je viens pour faire ta volonté » (Heb., X, 8, 9).

Prêtre parfait et victime parfaite de l'Alliance Nouvelle scellée par son sang, le Fils de Dieu nous a fait bénéficier de la perfection de son sacrifice : « **Par une oblation unique,** il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il sanctifie... Telle est l'alliance que je contracterai avec eux... Je mettrai mes lois dans leur cœur et je les graverai dans leur esprit. Ni de leurs péchés, ni de leurs iniquités, je ne me souviendrai plus » (Heb., X, 14-17). Les sacrifices anciens, qui n'avaient pas de véritable efficacité, sont périmés. Désormais un seul sacrifice, celui que le Christ a offert sur la croix, et qui se renouvelle sur l'autel, sous la forme de l'Eucharistie. Tout dans la religion n'a de valeur que par rapport à ce sacrifice du Christ, toute gloire pour Dieu vient de lui. En dehors du Christ, il n'y a plus d'hommages et d'honneur véritable rendus à Dieu. Pas davantage il n'y a de bonheur pour les âmes. Mais en lui, quelle efficacité, quelle splendeur de ce ministère ! « Tous ceux qui l'ont reçu [le Christ], il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (Jo., I, 12). La faiblesse de l'homme a disparu ; Dieu l'adopte pour son enfant, le fait participer à sa nature (II Pet., I, 4). S'il répond fidèlement à cet appel de Dieu, s'il observe les commandements dans un esprit d'amour filial, l'homme peut progresser, sans arrêt, dans l'amitié de Dieu ; son âme peut « refléter, comme un miroir, la gloire du Seigneur ; nous sommes transformés en son image..., selon l'action du Seigneur qui est Esprit » (III, 18). Que nous voilà loin de l'éclat dont brillait le visage de Moïse ! à plus forte raison, de tout le prestige dont pourrait se parer quelque « prophète » qui prétend remplacer Dieu.

* *

Il faut donc regarder notre religion chrétienne comme une vie en dépendance totale du Christ. Sans lui, impuissance radicale. Avec lui, tout est possible : la vie même de Dieu nous est donnée.

A nous donc de la recevoir avec humilité et gratitude, de la développer avec fidélité, en accomplissant avec la plus grande loyauté tous les devoirs que la Providence nous impose, et en restant unis à Jésus. Ainsi soit-il.

XLI

13e Dimanche après la Pentecôte

LOI ET PROMESSE

Aujourd'hui et les deux dimanches suivants, nous lirons quelques pages de la lettre de S. Paul aux communautés de la Galatie qu'il avait évangélisées. Les Galates sont de notre race (Galate ou gaulois, c'est tout un), c.-à-d. qu'ils ont l'esprit aussi mobile que le cœur bon. Après avoir embrassé la foi chrétienne, ils se laissent influencer par ces docteurs juifs, qui ne se résignent pas à rompre les amarres avec la loi juive. D'où cette lettre, qui tend à sauvegarder la liberté spirituelle des disciples. Le thème est le suivant : ce n'est par la Loi mosaïque qui sauve, c'est la foi, dont Abraham est un admirable modèle. Nous considérerons : 1° la foi d'Abraham dans les promesses divines ; 2° le rapport Loi-Péché ; 3° enfin le problème du mérite.

I. — *La foi dans les promesses divines*

Abraham est le père de tous les croyants. Son expérience religieuse met en lumière la puissance de la foi, qui livre notre destinée au Tout-Puissant.

1. — **L'appel et la promesse.** Yahweh dit à Abraham : « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père. Va dans le pays que je te désignerai. Je ferai de toi une grande nation et toutes les familles de la terre seront bénies en toi » (Gen., XII, 1-3).

Voilà une redoutable épreuve pour la foi du grand cheick, qui vivait à Ur, ville opulente de Mésopotamie, et qui, sans autre explication, doit tout laisser, pour aller-où ? Dieu ne le lui a pas dit. Mais il a la foi en Dieu, foi docile : il part sans discuter, foi confiante : pour avoir une postérité nombreuse et bénie de Dieu, faudrait-il avoir déjà un fils. Or, à l'époque où se situe la promesse, Sarah est stérile et avancée en âge. Qu'importe ! Dieu en sait plus que lui. Il part à l'aventure, la main dans la main de Dieu.

Il lui faudra attendre vingt ans pour que Sarah lui donne enfin l'enfant de la promesse. Mais sa foi va être mise à une plus rude épreuve encore : « Prends ton fils unique » (c'est Isaac), et offre-le en holocauste sur une des montagnes que je t'indiquerai » (Gen., XXII, 2).

Abraham obéit sans mot dire. Le sacrifice qu'il offre, ce n'est pas la vie du petit Isaac — Dieu l'arrête — mais celui d'un cœur qui n'a rien à lui refuser. Alors, une dernière fois, le Seigneur lui renouvelle la promesse : « Parce que tu as fait cela et que tu ne m'as pas refusé ton unique, **je te bénirai.** Je multiplierai comme les étoiles et comme le sable du rivage... et toutes les nations souhaiteront d'être bénies comme ta postérité. »

2. — **Sa portée.** Voilà une promesse immense, qui d'abord soumet les bénédictions divines à une condition unique mais indispensable : la **foi** et qui, d'autre part, ouvre tout l'avenir juif et, par delà, tout l'avenir de l'humanité. Elle ouvre une double perspective : d'abord celle du peuple élu, à qui Dieu donne la Terre promise ; et celle de toute la famille humaine, appelée à bénéficier des bénédictions spirituelles promises à cette descendance du Patriarche : Jésus, fils d'Abraham... Quand il aura paru, la promesse réalisée à travers tant de vicissitudes s'achèvera dans l'unique Corps mystique du Christ : toutes les âmes divinisées en lui, rachetées de son Sang, nourries de son Eucharistie.

Cette promesse déjà faite à Adam, renouvelée après le déluge est reprise maintes fois en des termes toujours plus affirmatifs et plus universalistes (cf. I Chroniques, XVII, 12 et surtout des prophéties comme Isaïe LX). Jésus lui donnera son développement total : dans le Discours sur la Montagne, dans son évocation du jugement, dans ses paroles de miséricorde au bon larron, il fixe sa portée définitive. A l'envi S. Pierre, S. Paul, S. Jean ont chanté les espérances exaltantes que font naître les promesses divines. Toute la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse est le livre de l'espérance.

C'est la gloire de S. Paul de s'être, sur l'ordre de Jésus, spécialisé dans le service de cette promesse parmi ceux que le particularisme juif excluait du salut.

II. — *Loi et Péché*

1. — **La Loi.** Au point où en était l'histoire du monde, après la venue de Jésus et la Rédemption acquise, il fallait sauvegarder jalousement la valeur de la foi chrétienne et réduire l'importance de la Loi. L'attachement aux prescriptions de Moïse ne pouvait qu'entraver le progrès des âmes vers l'amour total dans la soumission au St-Esprit. Aussi S. Paul présente-t-il la Loi comme une contrainte stérile, une occasion de multiplier les transgressions en multipliant les obligations rituelles (cf. les Pharisiens), une geôle où l'on étouffe.

Mais, dans les siècles qui précédèrent le Christ, elle rentrait dans la politique divine. Nous savons qu'elle avait de graves raisons d'être et que ce n'est pas pour rien que Dieu l'avait promulguée par Moïse sur le Sinaï. C'était le moyen providentiel de cimenter la cohésion de ce peuple délivré par Moïse et par lui régi dans sa marche vers la terre promise, dans sa marche au Christ. « Pédagogue qui conduit au Christ », dit l'Apôtre. C.-à-d. esclave subalterne, qui mène les enfants à l'école. En réalité, elle fut l'instrument d'une pédagogie divine qui, en formant les juifs à une vie toute pénétrée de divin, préparait toute l'humanité à la divinisation intérieure et totale apportée par Jésus. Elle préparait sa venue, et toute la tradition chrétienne s'est plu à voir, dans les héros du judaïsme et dans les événements de l'histoire juive, des « **figures** », des « **types** » de Jésus. Ainsi le sacrifice d'Isaac sur le mont Moriah, évoque pour nous le sacrifice du Fils s'offrant au Père, sur le Calvaire.

2. — **Le péché.** « La loi a été ajoutée en vue des transgressions... L'Ecriture a tout enfermé sous la domination du péché, afin que, par la foi en Jésus-Christ, il fût fait don de la promesse à ceux qui croient. » — Paroles quelque peu paradoxales. Dans sa lettre aux Romains, S. Paul, un peu plus tard, développe sa pensée : Juifs et païens, explique-t-il, sont tous pécheurs et, par là, privés de la gloire de Dieu. Dieu, certes, n'a pas voulu le péché. Mais puisque, depuis la chute d'Adam, l'humanité a perdu la grâce, elle est incapable de retrouver par elle-même la justice et la sainteté à laquelle elle aspire. Il est bon qu'elle prenne conscience de sa misère, pour s'offrir, en toute humilité, à la miséricorde divine. Dieu, qui tire le bien du mal, se sert du péché pour creuser dans les âmes un grand vide, un appel à la pitié du Dieu très bon, enfin une préparation efficace à la venue du Sauveur, qui devait clouer à la croix avec nos fautes, le décret de condamnation (cf. Col., II, 14, 15).

Nous pouvons nous appliquer cette doctrine réconfortante autant que sévère en apparence. Malgré les secours que Jésus nous a dû acheter si cher, nous péchons. Le « vieil homme » perce toujours sous la peau de l'homme nouveau. Allons-nous nous dépiter et jeter le manche après la cognée ? A Dieu ne plaise ! Nos fautes sont une excellente école d'humilité. Elles nous font toucher du doigt le peu que nous sommes, que nous valons, que nous pouvons. Elles nous font connaître **expérimentalement** cette vérité que Jésus formule en deux mots décisifs : « Sans moi, vous ne pouvez rien ». Nous sommes donc « de bon gibier de miséricorde ». Et cette pensée doit donc augmenter notre confiance dans un Dieu « qui ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ».

Le Maître a mis à notre portée le remède à nos faiblesses : la prière. « Il faut prier toujours, et sans jamais vous lasser ». Il faut redire sans cesse la prière qu'il nous a lui-même enseignée : « Ne nous laissez pas succomber ». Enfin, il faut laisser l'Esprit-Saint pousser en notre nom et en nous ses « gémissements ineffables » et toujours exaucés.

III. — *Le problème du mérite*

Si pécheurs que nous soyons, nous avons l'impression de faire parfois effort pour obéir aux commandements. La promesse de Jésus est formelle : « Si vous faites mes commandements, nous viendrons en vous ». Et, au dernier jour, il dira à ses brebis, qui auront aimé en lui leurs frères : « Venez les bénis de mon Père... »

S. Paul n'en disconvient pas. Un peu plus loin, il déclare que Dieu a mené les événements « pour que, par la foi en Jésus-Christ, il fût fait don de la Promesse à ceux qui croient » (III, 22). Expliquons :

— Tout acte délibéré, accompli avec une intention droite, est méritoire. Notre intention a été de respecter la loi morale, qui, aux yeux de certains penseurs, est par elle-même la plus haute valeur humaine. Pour nous, chrétiens, notre intention est, consciemment ou non, de prouver notre amour à notre Père du ciel en faisant sa volonté, traduite par le décalogue et par le Discours sur la Montagne. Cela est bon et nous vaut un surcroît de valeur. C'est cela même qu'on appelle le mérite.

— Mais ce mérite ne peut être, en lui-même, qu'un **mérite humain**, une valeur humaine, qui s'épanouira dans une perfection, donc dans un bonheur **humain**. Il ne nous est rien dû de plus. Et l'on ne conçoit pas que Dieu s'engage par contrat à nous donner davantage. C'est le sens profond de la polémique engagée par S. Paul contre la Loi mosaïque. Nous ne pouvons traiter avec Dieu d'égal à égal. Si nous recevons de sa munificence plus que notre bonne volonté ne mériterait, c'est qu'il l'a bien voulu. C'est un **pur don**. Voilà l'idée essentielle de cet ordre surnaturel où, de fait, Adam fut créé, où le Christ nous réintroduit.

Cet ordre est tout gracieux. Pour ceux qui s'y engagent par la foi du baptême, « tout est grâce ». La vision béatifique est promise à notre foi vivante. Mais ce n'est pas un dû. Ou plutôt, Dieu se doit de nous l'accorder en récompense de nos mérites, parce qu'il est fidèle dans ses promesses. Et s'il nous divinise par la grâce sanctifiante, c'est pour que nous méritions divinement, par notre coopération à la grâce, un bonheur divin.

* *

L'Election, l'Alliance, la Promesse, grands thèmes qui reviennent sans cesse dans nos livres saints. Dans le cas d'Israël comme dans notre cas personnel, ce sont autant des manifestations de la bonté infiniment miséricordieuse du Dieu d'amour. Il nous fait d'incroyables avances. Répondons-y en accomplissant fidèlement sa Loi, qu'il a gravée non sur la pierre, mais dans nos cœurs. Et puisqu'il daigne nous accorder ces secours intérieurs, garantis par la présence en nous de son Esprit, répondons-y en coopérant à sa grâce. Ainsi serons-nous les dignes fils d'Abraham, des **justes**, qui vivent de leur foi. Ainsi serons-nous les fils bien-aimés du Père, qui, dès ici-bas, nous engendre à sa vie pour que nous la partagions avec lui quand la mort nous mettra en possession de « l'héritage », qui n'est autre que le bonheur et la gloire de la T. S. Trinité.

L'ASSOMPTION DE NOTRE-DAME

L'ACCUEIL DU FILS DE DIEU

La proclamation du dogme nous porte à célébrer ce mystère avec un sens plus profond de sa grandeur et une ferveur plus enthousiaste. Nous en restons souvent à son côté spectaculaire ; nous voyons l'apothéose de N.-D. à travers nos images humaines. Notre méditation doit aller davantage au cœur du mystère.

S. Bernard, « le musicien de N.-D. », a aimé cette fête à l'égal de sa fête de l'Annonciation. Il était dans le ravissement d'en parler. Et peut-être est-ce lui qui nous suggère la plus haute idée du mystère de l'Assomption par le rapprochement avec le mystère de l'Incarnation. Pour lui l'Assomption est, de la part de N.-S., comme un retour d'hospitalité : *un accueil rendu, accueil enthousiaste, accueil ineffable* [1].

I. — *Accueil rendu*

La réception de la T. S. Vierge au ciel par N.-S., fait penser à la réception de Jésus, sur la terre, par Marie. Le Fils paie sa mère de retour. « Celui que Marie avait reçu jadis, quand il entra dans le « village de ce monde », écrit S. Bernard en s'inspirant de l'Evangile (Luc, x, 38), la reçoit aujourd'hui qu'elle entre dans la cité sainte » (Serm. pour *l'Assomp.*, n° 3). N'a-t-elle pas droit à cette réciprocité d'accueil, elle qui l'avait reçu en ce monde avec tant de foi, d'amour et de dévouement ?

Combien peu l'avaient accueilli ! « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu » (Jo., I, 11). Quelques âmes d'élite : S. Joseph, les Mages peut-être, un Siméon, la prophétesse Anne, S. Jean-Baptiste l'avaient reconnu et salué, à leur rencontre, comme le Sauveur du monde ! Mais presque tous : les gens de Bethléem qui lui fermèrent leurs portes, et Hérode qui voulut le faire mourir, et ses compatriotes de Nazareth qui voulurent le précipiter du haut de leur rocher, et tous ceux qui exigèrent sa mort sur la croix, presque tous l'avaient rejeté.

Mais Marie !... Elle lui avait ouvert son cœur, son sein, ses bras, sans exiger de signes, sans attendre de preuves, sur la seule parole de l'Ange. Elle l'avait reçu, alors qu'elle comprenait déjà, à n'en pas douter, ce que lui annoncerait plus tard le vieillard Siméon, que son enfant serait « un signe de contradiction » et qu'un glaive transpercerait son âme. Elle l'avait accueilli chez elle spirituellement et corporellement, sans s'inquiéter du doute qui torturerait S. Joseph à son sujet, laissant à Dieu, le souverain Maître, le soin d'arranger toute chose. Quelle réception, large et sans réserve !

Aujourd'hui, N.-S. la paie divinement de retour.

« A tous ceux qui l'ont reçu, le Fils de Dieu donne de devenir eux aussi par adoption enfants de Dieu », il leur fait part de l'héritage, il leur ouvre son ciel. Mais jusqu'au triomphe suprême, à la résurrection finale, leur bonheur du ciel sera encore incomplet. Ils devront attendre que leur corps soit associé à la récompense de l'âme. Pour sa Mère il veut une réception unique, dans son ciel. Elle seule y est reçue en corps et en âme, dès son passage du temps à l'éternité. C'est l'Assomption, non seulement la glorification de son âme, mais aussi l'envolée de son corps, la béatitude plénière de Marie au ciel. « *Omnia mea, tua sunt... Intra in gaudium Domini tui !* »

« Bienheureux les baisers que sa Mère recevait de Jésus, quand elle l'amusait sur son sein virginal. Mais plus heureux encore ceux qu'elle reçoit des lèvres de Celui qui est assis à la droite du Père, aujourd'hui qu'elle monte sur le trône de gloire, en chantant l'épithalame : « Que mon bien-aimé me donne un baiser de ses lèvres ! » (S. Bernard, *ibid.*, n° 4).

II. — *Accueil enthousiaste*

Pouvons-nous entrevoir l'allégresse, l'enthousiasme de cet accueil ! Jésus ne se contente pas de recevoir sa Mère corporellement auprès de lui, comme jadis elle le reçut en son sein. Il l'entoure de tout l'amour, de tout l'empressement que lui donna sa Mère ; et plus encore, car, en Dieu, il rend au centuple.

Dans le *Te Deum*, nous chantons notre gratitude au Fils de Dieu sauveur : « Résolu, pour délivrer l'homme, de prendre sa nature, vous n'avez pas eu horreur du sein d'une Vierge, *non horruisti Virginis uterum* ». Il aurait pu, comme pour mieux affirmer sa majesté divine, recevoir sa nature humaine uniquement de Dieu son Père et apparaître au milieu de nous homme parfait, comme Adam au premier jour de la création, pour nous instruire et nous sauver. Mais afin qu'il fût totalement l'un de nous, « Dieu a envoyé son Fils, fait de la femme » (Gal., IV, 4).

Mais, s' « il n'a pas eu horreur du sein d'une Vierge », c'est qu'il l'a trouvée, cette Vierge, ornée de toutes les vertus : foi, espérance, amour, humilité, pureté, obéissance... qui faisaient d'elle une « *digne Mère de Dieu* ». Sans doute, pour qu'elle fût ainsi une digne mère de Dieu, il fallait que lui-même y eût mis la main. Il n'y a pas de proportion entre le fini de la créature et l'infini de Dieu. La liturgie le dit : c'est l'Esprit-Saint qui a préparé en Marie « une demeure digne de Dieu : *dignum habitaculum præparasti* ». Mais l'action divine ne supprime pas l'action humaine ; et c'est librement, de tout l'amour de son cœur, que la T. S. Vierge a concouru

[1] Nous retrouvons cette pensée dans la *Prose* de l'Assomption pour certains diocèses de France : « Le Fils de Dieu, quand il descendit sur la terre, ne trouva point de demeure plus pure que le sein de Marie. Au jour où il la rappelle à lui, il la fait asseoir sur un trône élevé au-dessus de tous les autres... »

par sa sainteté à cette élection divine. Le Christ a pu venir en Marie, sans changer en quelque sorte de son milieu divin ; ou, si l'on veut, il n'a fait que passer d'un paradis à un autre paradis.

« *Marie est le paradis terrestre du nouvel Adam...* C'est le grand et divin monde de Dieu, où il y a des beautés et des trésors ineffables. C'est la magnificence du Très-Haut, où il a caché, comme en son sein, son Fils unique, et en lui tout ce qu'il y a de plus excellent et de plus précieux... » (Montfort, *Traité*, n° 6 ; voir n° 18).

Et quel accueil il reçut ! Comme l'âme de Marie chantait à sa manière qui dépasse les enthousiasmes des plus grands saints : « *Benedictus qui venit in nomine Domini !* » Son *Magnificat* n'est qu'allégresse, exultation, reconnaissance. Oui, quand il entre dans le « village de ce monde », N.-S. reçoit un accueil plus brûlant d'amour que celui de son entrée à Jérusalem, que celui de nos fêtes-Dieu, que celui des bienheureux au ciel.

Et c'est pourquoi, aujourd'hui, N.-S. offre à sa Mère le triomphe de son Assomption. Tous les anges et tous les saints ne se posent plus la question : « Qui est celle-là qui monte du désert appuyée sur son Bien-Aimé » ? Ils l'acclament avec une allégresse sans fin : « *Benedicta tu, in mulieribus !...* »

III. — *Accueil ineffable*

Accueil à ce point glorieux qu'il faut le dire réellement inexprimable. Nous ne pouvons le concevoir, ni l'exprimer parce que mystère, comme celui de l'Incarnation dont il est la réponse divine. La gloire de l'Assomption est une conséquence de l'Incarnation ; et partant, elle touche à ce mystère de la Maternité divine.

« Qui pourrait, en effet, expliquer, quand bien même il parlerait les langues des hommes et des anges, comment par la venue du Saint-Esprit en Marie, par la vertu du Très-Haut qui la couvrit de son ombre, le Verbe, par qui tout a été fait, s'est lui-même fait chair ? Comment le Seigneur de majesté, que l'univers entier ne peut contenir a pu, en se faisant homme, se renfermer dans le sein d'une Vierge ?

Mais qui pourrait davantage se faire quelque idée du triomphe, au milieu duquel la Reine du monde s'avance aujourd'hui, de l'élan d'amour avec lequel toute la multitude des légions célestes se porte à sa rencontre, des chants avec lesquels on la conduit à son trône de gloire, du visage empreint de paix et de sérénité, des joyeux embrassements de son Fils *qui la reçoit et l'élève au-dessus de toutes les créatures avec les honneurs* DIGNES D'UNE TELLE MÈRE *et la gloire qui convient à un tel Fils ?* » (S. Bernard, *ibid ;* n° 4).

Et encore, ces expressions traduisent des manifestations extérieures, à l'image des nôtres de la terre. Le mystère est encore plus profond qu'elles acclament. Ce mystère c'est le sommet de gloire de Marie, que nous ne pouvons découvrir, pas plus que notre regard ne peut atteindre à son sommet de grâce.

Pour exprimer ce sommet de grâce, nous nous servons d'approximations. Il nous faut le comparer à celui des autres sains. Nous disons, par exemple, — et comment certains peuvent-ils s'en étonner ? — que sa sainteté dépasse déjà la sainteté parfaite et consommée non seulement du plus grand saint mais encore de tous les saints ensemble. Mais atteindre du regard ce sommet de grâce lui-même, voilà qui nous dépasse. Marie n'est pas l'auteur, ni la source de la grâce, mais elle est « comblée de grâce », *gratia plena.* Et cela la met hors de notre portée, comme l'étendue de l'océan ne nous permet pas de rejoindre des yeux les deux rivages.

Il nous faut dire de sa gloire ce que nous disons de sa grâce. Les deux se tiennent. La gloire du ciel est à la mesure de la grâce de la terre. C'est pourquoi S. Bernard juge mystère la gloire de Marie élevée au ciel, comme il juge mystère l'Incarnation.

« Qui pourra raconter la génération du Christ et l'Assomption de Marie ? Autant la grâce l'a élevée sur la terre au-dessus de tous, *autant la gloire dans les cieux la met dans un rang à part.* Si l'œil n'a pas vu, si l'oreille n'a pas entendu, si le cœur de l'homme n'a pas éprouvé ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment, qui pourrait dire ce qu'il a préparé à celle qui l'a engendré *et qui, très certainement, l'aime plus que tous ?* Bienheureuse et mille fois heureuse Marie, qu'elle reçoive le Sauveur ou soit reçue par lui ! Dans les deux cas, la dignité de la Vierge-Mère provoque l'admiration, sa majesté, la vénération » *(Ibid.*, n° 4).

* *

Admiration et vénération, voilà ce que nous devons d'abord à N.-D. de l'Assomption. C'est la loi de tout culte et de toute piété, même simplement humaine : « Tes père et mère honoreras... » Quand nous prions la Sainte Vierge nous la louons avant de lui demander ses grâces : Je vous salue, Marie..., ...priez pour nous pauvres pécheurs.

En cet anniversaire de son triomphe que notre pensée et notre cœur s'élèvent pour admirer et vénérer sa gloire. Ensuite, laissons libre cours à nos appels, à nos supplications. Si le Christ, son Fils, l'a assise à sa droite, c'est qu'il veut qu'elle remplisse, au ciel, une mission semblable à la sienne : il l'associe à la dispensation des grâces de la rédemption comme il l'avait associée à leur acquisition. Nous pouvons dire d'elle, toute proportion gardée, ce que Jésus montant au ciel déclarait à ses apôtres : « Il vous est utile que je m'en aille ; je vais vous préparer une place, je ne vous laisserai pas orphelins. » Elle ne nous a pas laissés orphelins, celle qui ne cesse de combler les âmes de ses grâces et de ses faveurs. Aujourd'hui, rendons plus ardente et plus assurée notre prière à sa toute-puissance suppliante et à sa bonté maternelle.

FETE DU CŒUR IMMACULE DE MARIE

(22 août)

L'AMOUR MATERNEL DE MARIE

Il n'y a que huit années que l'Eglise universelle célèbre la fête du Cœur immaculé de

Marie. Dans certaines Congrégations et certains diocèses, cette fête existait avant même celle du Sacré-Cœur. Et cela est assez naturel : le culte du cœur, c'est le culte de l'amour et est-il amour plus manifeste que celui de la mère ? Nous devions être amenés bien vite à honorer le Cœur de Marie.

Le cœur de Marie : symbole de son amour pour Dieu, mais aussi symbole de son amour pour nous. Elle est notre mère en même temps qu'elle devient Mère de Jésus.

Un cœur maternel est un trésor incomparable. Dieu y a mis les plus grandes richesses de sa création. Pourtant il y a des sentiments qu'il accuse d'une façon plus nette : tendresse, dévouement, indulgence. Reconnaissons-les dans l'invocation du *Salve Regina :* « *O clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie* ». Ce sont ces vertus de son cœur maternel que nous célébrerons aujourd'hui.

I. — *O Clemens*

D'abord, la clémence, l'indulgence, la miséricorde du Cœur maternel de Marie.

C'est une prière pour adulte, l'appel du pauvre pécheur. Elle salue la « mère de miséricorde », *Mater Misericordiæ* et la prie de tourner vers nous son regard miséricordieux : *misericordes oculos ad nos converte.*

Et pour l'adulte, le pécheur, le prodigue, ce qui le frappe d'abord, dans la mère, c'est cette inclination irrésistible à pardonner. Nous avons beau être des récidivistes qui ont manqué cent fois aux promesses faites, la mère croit encore à notre repentir. Jamais elle ne nous reniera. Auprès du père, nous pouvons trouver une intransigeance justifiée. La mère s'emploiera toujours à la fléchir. Si elle n'y réussit pas, elle usera de subterfuges pour nous venir en aide à l'insu du père.

Et voilà bien ce que nous sommes assurés, d'instinct, de trouver aussi en Marie, malgré nos péchés tant de fois pardonnés, tant de fois commis à nouveau. Nous lui avons même donné ce titre de « Refuge des pécheurs ». Que voulez-vous, c'est un cœur maternel et qui ne prendra jamais son parti du malheur de son enfant.

L'Eglise souligne si bien ce trait maternel du Cœur de Marie que l'*Introït* qui donne, en quelque sorte le ton ou la note de toute la fête, est une invitation à recourir à cette bonté : « Allons avec confiance au trône de la grâce, afin que nous obtenions *la miséricorde* et que nous *trouvions la grâce* dans son secours opportun ».

Dans le Cœur de Marie nous honorons toutes ses vertus. L'Eglise a choisi ce titre de *Cœur immaculé* pour bien signifier que notre culte va à sa sainteté insigne, unique. Mais ce qui nous apparaît d'abord et nous touche plus profondément, c'est son inlassable compassion pour nous.

S. Bernard a dit cela en termes inoubliables : « ...Nous louons votre virginité, nous admirons votre humilité ; toutefois *la miséricorde a plus d'attraits pour les malheureux, elle leur est plus chère et plus aimable ;* ils se la rappellent plus souvent ; ils l'invoquent plus fréquemment... Qui donc, ô Vierge bénie, qui sera jamais capable de mesurer la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de votre miséricorde ?... » *(Ass.,* Serm. IV, n° 8).

Nous invoquons le « Cœur de Jésus, patient et très miséricordieux » ; comment le Cœur immaculé de Marie ne serait-il pas aussi le symbole de sa patience et de sa miséricorde de Mère ?

II. — *O Pia*

Si le cœur des mères est toujours prêt au pardon, c'est parce que la mère est bonne, prête au don de soi qui s'appelle le dévouement. Pas de sacrifices que la mère n'accepte pour sauver son petit. Elle n'ignore pas avant d'accepter sa maternité, ce que son enfant lui coûtera de souffrances, de sacrifices et de larmes. D'avance elle les accepte parce qu'elle l'aime.

L'amour qui se donne, voilà la dernière explication et la vertu maîtresse du cœur de nos mamans. « *O pia,* ô bonne Vierge Marie », cette piété maternelle est comme enchâssée entre son indulgence et sa tendresse, ainsi que la pierre précieuse pour la faire ressortir davantage : « Souviens-toi des larmes de ta mère » (Eccli., VII, 29). Salutaire recommandation. Quel homme, même si sa maman n'existe plus et davantage peut-être encore, n'est remué au plus profond et jusqu'aux larmes, quand il pense à tout ce qu'il lui a coûté ?

Cela est vrai aussi de notre Mère du ciel. Si le vieillard Siméon lui a dit : « Un glaive transpercera ton âme », si nous la voyons, le visage dans les mains au pied de la croix, si elle nous apparaît toute défigurée dans le groupe de la *Pieta,* nous savons que tout cela c'est le prix de notre salut, ce sont des larmes versées à cause de nous, c'est le témoignage de son amour pour les hommes. Pour elle aussi, s'est accomplie la grande loi : « la femme qui enfante est dans la tristesse et la souffrance », car si sa maternité divine a été sans douleur, sa maternité spirituelle a été le plus grand des martyres.

Il faudrait être insensible à cet amour de notre Mère, ne le connaître qu'à travers les raisonnements de l'esprit, n'en avoir jamais pris conscience, pour ne pas comprendre la dévotion au Cœur immaculé de Marie. S'il y a un être dont on peut dire d'emblée : « c'est un cœur », c'est bien la mère. Chez elle, c'est toujours le cœur qui a le dernier mot. Et parce que son amour est allé jusqu'aux suprêmes sacrifices, jusqu'au sacrifice de son Jésus pour nous, je comprends que la piété chrétienne ait même un culte spécial au cœur douloureux de Marie. Là est le plus grand témoignage de son amour : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime » ; et, pour elle, sa vie c'était son Jésus.

III. — *O Dulcis*

« O douce Vierge Marie ! »... Cette tendresse est aussi une des caractéristiques maternelles. Même l'homme fait, comme l'enfant d'autrefois, éprouve le besoin que sa mère lui dise encore : mon petit.

Nous transposons aussi cette tendresse maternelle sur le plan surnaturel dans les relations de Marie avec nous. Et nous avons raison. Elle a été cette mère toute tendresse pour son Jésus, comme nous la montrent l'Evangile, à la crèche, et le comportement normal de toute maman. Puisqu'elle est notre mère, n'apporterait-elle pas vis-à-vis de nous la même toute affectueuse bonté ?

Dans l'Evangile, nous constatons avec quelle délicatesse elle s'emploie pour aider les époux de Cana ; dans l'histoire des saints, dans le récit de ses apparitions, elle est toute douceur, prévenance, joie pour les heureux voyants. Et signe plus authentique de sa tendresse, ce sont les soins maternels qu'elle met à faire grandir dans la grâce et dans la sainteté les âmes qui s'abandonnent à sa conduite.

Cela faisait dire à S. L.-M. de Montfort : « qu'en vérité ce chemin virginal pour trouver Jésus-Christ est un chemin de roses et de miel, à vu les autres chemins ». Non que ces serviteurs de Marie soient dispensés de porter leur croix — ce qui est la loi évangélique — mais « cette bonne Mère, toute pleine de grâces et de l'onction du St-Esprit confit toutes ces croix qu'elle leur taille dans le sucre de sa douceur maternelle et dans l'onction du pur amour : en sorte qu'ils les avalent joyeusement comme des noix confites, quoiqu'elles soient d'elles-mêmes trop amères... La Sainte Vierge est la confiture des croix... » *(Traité*, n^{os} 152 et 154).

Ainsi Marie, notre Mère, est tendresse, douceur, suavité avec nous ses enfants. « Apprenez de moi que je suis douce et humble de cœur... » La dévotion au Sacré-Cœur a transformé la religion des temps nouveaux, dans les relations avec le Christ, notre Sauveur ; la dévotion au Cœur immaculé de Marie transformera notre piété mariale. Celle-ci plus tendre, plus filiale, plus confiante. Elle redeviendra ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, celle de l'enfant. Nous la voulons plus éclairée : la lumière ne doit pas la dessécher, mais la vivifier.

* *

N'allez pas croire que dévotion à Marie et dévotion à son Cœur soient deux dévotions. Ce sont deux formes d'une même piété. La fête du Cœur Immaculé de Marie oriente notre piété vers l'amour maternel de Marie ; orientation très utile en notre temps. Il s'agit de pénétrer notre dévotion mariale de plus d'amour ; parce que nous aurons compris à travers son cœur que Marie est par-dessus tout : *Amour*. D'elle, il faut dire comme de Jésus : « *Dilexit... Diliges ;* Elle t'a aimé, tu dois l'aimer. » Ainsi soit-il.

SAINT JEAN-MARIE VIANNEY

(9 août)

LA PUISSANCE DIVINE DANS LA FAIBLESSE

Mes frères,

« Ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts. Et Dieu a choisi ce qui dans le monde est sans considération et sans puissance, ce qui n'est rien, pour réduire au néant ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu » (I Cor., I, 27-29). Et après avoir décrit ce plan de la Providence, S. Paul le montre réalisé dans sa personne : « ...Je n'ai pas jugé que je dusse savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié..., et ma parole et ma prédication n'avaient rien du langage persuasif de la sagesse, mais l'Esprit-Saint et la force de Dieu en démontraient la vérité... » (I Cor., II, 1-5).

S. Paul détermine ainsi les lois générales de l'évangélisation des hommes : la conversion n'est pas œuvre de la sagesse humaine, mais œuvre de la puissance divine. C'est bien ce que nous montre aussi la vie du Saint Curé d'Ars, S. Jean-Marie Vianney que nous célébrons aujourd'hui. Le fait d'Ars est une démonstration éclatante de la primauté des moyens surnaturels dans l'œuvre de l'apostolat : celui du prêtre ou celui du laïque. Chez ce prêtre il y a une telle disproportion entre les résultats prodigieux et ses infériorités humaines, que ces résultats apparaissent manifestement fruits de la grâce.

Etablissons un parallèle entre les *infirmités de l'homme* et *la merveille de l'œuvre* pour nous apprendre à animer notre apostolat d'une profonde vie intérieure qui compte surtout sur la grâce.

I. — *Les infirmités de l'homme*

« *Infirma mundi elegit Deus ;* Dieu a choisi ce qui est faible ». Lorsqu'en 1818, à 32 ans, l'abbé Vianney prit possession de sa petite paroisse d'Ars, il était bien ce nul aux yeux du monde, dont Dieu allait faire la plus grande valeur sacerdotale de son siècle. Les gens d'Ecully, où il venait de faire ses premières armes de vicaire, avaient signifié à l'autorité diocésaine qu'ils ne désiraient pas à leur tête un prêtre aussi simple. Ainsi le jugeait le monde.

Physiquement, il n'avait rien d'attirant. Et sa tenue vestimentaire ne l'avantageait pas. S'il était très propre, il avait l'apparence minable : soutane usagée et rapiécée, vieux chapeau déformé, gros souliers rapiécés. Des confrères avaient honte de s'asseoir près de lui, lors de leurs réunions périodiques.

Il n'avait pas non plus réputation d'être un astre. Sans être mal doué, il avait commencé trop tard ses études secondaires et resta long-

temps rebelle au latin. Il échoua si piteusement à son examen de philosophie qu'il fut refusé une première fois au Grand Séminaire. Quand il y fut enfin reçu, et qu'il fut question de son admision au sous-diaconat, il semble bien qu'il ne l'emportât qu'au bénéfice de sa piété.

— Le jeune Vianney, demanda l'examinateur à ses professeurs, est- il pieux ? Sait-il réciter son chapelet ? A-t-il de la dévotion à la Vierge Marie ?

— C'est pour la piété, répondirent-ils, le modèle du Séminaire.

— Eh bien donc ! conclut l'examinateur, je le reçois : la grâce de Dieu fera le reste.

Ses supérieurs, cependant, prenaient leurs précautions. Quand, au lendemain de son sacerdoce, il fut nommé vicaire à Ecully, ce fut sans l'autorisation, jusqu'à nouvel ordre, d'entendre les confessions. Et cela se savait. Un de ses confrères lui dira charitablement, un jour, à Ars : « M. le Curé, quand on a si peu de théologie que vous, on ne devrait jamais mettre le pied dans un confessionnal . » D'autant que par humilité, il force encore la note : « Quand je suis avec les autres prêtres, je suis comme Bordin (c'était le nom d'un idiot du pays). Il y a toujours dans les familles un enfant qui a moins d'esprit que ses frères et ses sœurs ; eh bien ! chez nous, j'étais cet enfant-là. » Et un jour, montrant de lui un portrait, par ailleurs assez peu ressemblant, il disait : « C'est bien moi. Voyez comme j'ai l'air bête !... »

Pas de dons extérieurs de parole, de plume, d'action, pour compenser cette infériorité de culture profane et même de science théologique ? Après avoir sué sang et eau pour composer et apprendre ses sermons, il les prononçait d'une voix si gutturale et sur une note si élevée, qu'on lui reprochait de crier comme un sourd, jusqu'au moment où une perte de mémoire l'obligeait à descendre de chaire avant d'avoir fini. Il a ainsi couvert des pages de sa fine écriture, mais n'a jamais rien publié. Il n'a pas créé d'œuvres dans sa paroisse, seulement des confréries, un orphelinat, une école...

La cure d'Ars n'était pas faite pour le placer sur le chandelier. Un village d'une quarantaine de maisons : « un trou ».

Du point de vue humain, ce curé n'a rien pour réussir ; rien ne le signale à l'attention, sinon pour s'en détourner. Il semble voué à végéter dans ce coin de campagne, inconnu dans le diocèse et plus encore en France.

II. — *La merveille de l'œuvre*

Et pourtant il va transformer sa paroisse ; des foules viendront à lui de toute la France ; un jour l'Eglise en fera un saint et le Patron de tous les Curés du monde.

Quand J.-M. Vianney fut envoyé à Ars, le Vicaire général lui dit : « Mon ami, vous êtes nommé curé d'Ars. C'est une petite paroisse où il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu : vous en mettrez »... Il en mit. Deux ans après son arrivée, Ars était déjà regardée comme une paroisse fervente. Après cinq ans le saint Curé lui-même pouvait écrire dans une de ses lettres : « Je suis dans une petite paroisse *pleine de religion, qui sert le bon Dieu de tout son cœur* ». Après neuf ans, il rendait, en chaire, à ses paroissiens, ce témoignage resté célèbre : « M. fr., *Ars n'est plus Ars !* J'ai confessé et prêché dans des jubilés, dans des missions. Je n'ai rien trouvé comme ici. »

Il s'était attaqué tout de suite à l'ignorance en catéchisant les enfants et en instruisant ses paroissiens ; il a mené la lutte contre le travail du dimanche, les cabarets, le blasphème, les danses ; il a restauré et embelli sa vieille église. De son orphelinat de la *Providence,* son œuvre préférée, il a fait une pépinière de bonnes chrétiennes et un centre d'intercession. Et à la base de toute cette transformation miraculeuse, il y a ses prières et ses pénitences, prières à l'église et à travers champs, pénitences de ses flagellations sanglantes et de son coucher sur la dure.

Mais cette conversion d'Ars n'est qu'un départ de la merveille de l'œuvre accomplie. Depuis dix ans qu'il est curé, ce petit village ignoré du plateau de la Dombe, commence de devenir célèbre. Le nom du Curé d'Ars vole de bouche en bouche, aux alentours et au loin.

Alors se met en branle ce pèlerinage, qui va faire d'Ars, pendant trente ans, le village de France le plus fréquenté. D'abord quelques bonnes dévotes de Dardilly, sa paroisse natale et d'Ecully, la paroisse de ses premières armes comme vicaire. Mais bientôt sa renommée fit tache d'huile ; il vint des multitudes toujours renaissantes ; il fallait faire la file pour trouver place dans l'église, étuve l'été, glacière l'hiver, où on restait de longues heures, remis souvent au lendemain, ce qui obligeait à organiser entre soi des numéros d'ordre pour ne pas perdre son tour.

Et pourtant le saint Curé confessait seize, et même dix-huit heures les longs jours d'été. Ne croyez pas qu'il éternisait la conversation; il ne donnait à chaque confession que le temps nécessaire, ce qui n'empêchait pas qu'il fallait attendre son tour 30, 50 et même 70 heures, si dense était la foule. Certaines années, et il n'y avait pas les moyens de communication d'aujourd'hui, Ars vit passer 80.000 et 100.000 pèlerins, des humbles et d'autres qui ont laissé un nom : le P. Colin, Pauline Jaricot, Lacordaire... Cela dura jusqu'à sa mort en 1859.

Il y aura bientôt un siècle ; et son rayonnement n'est pas éteint. En 1905, Pie X, qui verrait se dérouler pour lui la même glorification au bout d'un demi-siècle, le proclamait bienheureux et en 1925 Pie XII lui décernait les honneurs de la canonisation. On l'a remarqué, ils sont peu nombreux les curés de paroisses inscrits au calendrier de l'Eglise. Et il se trouve que c'est cet homme sans apparence et effacé, qui y occupe la plus belle place.

Car Ars reste toujours un de nos pèlerinages nationaux. La statue de son saint curé a sa place dans nombre d'églises et de chapelles. Vers lui, comme vers leur inspirateur et leur protecteur, se tournent tant et tant de saints prêtres, même dans les formes nouvelles d'apostolat que nécessite l'évolution de la vie moderne, afin d'apprendre et de recevoir de lui, ce qui reste toujours dans le rythme changeant de la vie, l'âme de tout apostolat : *la vie intérieure.*

* *

Car voilà bien la grande leçon de cette vie, ou mieux la manifestation divine du cas du Saint Curé d'Ars. Il y a une telle disproportion entre les moyens humains et les résultats obtenus, qu'il faut bien dire que le doigt de Dieu est là. Que des génies comme S. Augustin, S. Thomas, que des hommes d'action comme S. Domnique ou S. Ignace, aient exercé et exercent encore une telle influence, cela n'étonne pas l'esprit des hommes. Mais que ce petit curé de campagne, sans moyens, soit devenu le centre de tout son siècle, voilà qui force à réfléchir.

Et la réflexion aboutit à ceci, que la conversion des âmes est l'œuvre de la grâce, et que la grâce s'obtient par la force de la prière et la générosité du sacrifice, « *oratione et jejunio ;* par la prière et par la pénitence », disait N.-S. Et la loi reste immuable à travers tous les temps.

Il ne s'agit pas de négliger les talents que Dieu nous a donnés. Nous devons, au contraire, les mettre en valeur. Il nous en sera demandé compte et le saint Curé d'Ars n'y manquait pas qui a fourni, pendant toute sa vie, un tel effort pour acquérir la science religieuse que requiert le ministère sacerdotal. Mais le prestige humain à lui seul et toutes les activités déployées ne sont rien si ne les vivifie l'amour de Dieu. Que serait un S. Augustin, un S. Thomas, un S. Ignace s'ils n'avaient pas eu, avec leur génie et leur action, cet amour de Dieu et cette sainteté ? Un nom peut être dans l'histoire de la pensée. mais non ces convertisseurs d'âmes qu'ils restent encore.

Evidemment même à vertu héroïque comme celle du Curé d'Ars : à même sainteté, à même pauvreté, à même mortification n'est pas promis nécessairement un tel rayonnement. Et c'est une preuve de l'intervention manifeste de Dieu et que nous sommes des serviteurs inutiles. Mais il reste que le levain qui soulève les masses, que ce soit dans l'apostolat hiérarchique ou dans l'Action Catholique, c'est d'abord et avant tout la vie intérieure et vertueuse. Nous sommes à une époque d'activisme. Périodiquement, on nous rappelle au surnaturel. Que ce soit la leçon et la grâce du Saint Curé d'Ars, en réponse à l'hommage que nous lui faisons en sa fête !

SAINTE CLAIRE D'ASSISE

(12 août)

METTEZ LA LUMIÈRE SUR LE CHANDELIER

Mes frères,

Les pèlerins d'Assise vénèrent le Crucifix qui parla à S. François dans l'église St-Damien : « Va, François, et répare ma maison qui, tu le vois, tombe en ruine... » Ce Crucifix miraculeux se trouve présentement dans la basilique de Sainte-Claire où l'on vénère aussi le corps miraculeusement conservé de l'illlustre fille et émule de S. François.

Dans l'œuvre de restauration spirituelle entreprise au début du XIII[e] siècle par le Petit Pauvre d'Assise et continuée aujourd'hui non seulement par les 43.000 religieux qui portent son habit et missionnent par le monde mais par l'immense armée des chrétiens qui vivent, à son exemple, de l'esprit de l'Evangile, le concours apporté de son vivant par Ste Claire et continué de nos jours par *les 650 monastères de Pauvres Dames* ou *Clarisses* est inappréciable en langage humain. *Sa valeur est celle de la prière contemplative et du sacrifice* qui, unis à ceux de Jésus, réparent les ruines causées par les péchés du monde et sauvent les âmes.

Si nous pouvions pénétrer les secrets de Dieu, nous serions étonnés de la puissance de la prière, même sur les choses terrestres, à plus forte raison dans le domaine surnaturel. « J'ai souvent pensé, a écrit Mgr Lavallée, que, dans nos Universités, la pièce maîtresse de la maison est peut-être la sœur qui fait la cuisine. » Si, en effet, la plus humble ouvrière met en son travail un plus grand amour, elle est plus près de Dieu qu'un philosophe ou qu'un savant dont le cœur est sec et l'esprit bouffi d'orgueil ; et sa prière obtient tout... « Dieu ne regarde qu'à l'amour ; c'est l'amour seul qui compte », nous dit Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, après S. Jean de la Croix.

La vie de Ste Claire et sa merveilleuse naissance au ciel (dont nous célébrons en 1953 le VII[e] centenaire) nous donnent le même éclatant témoignage. N'est-ce pas celui dont le monde actuel a le plus pressant besoin ?

I. — *Collaboration de l'Action Catholique*

« Les hommes n'aiment pas Dieu, mais Dieu a tant aimé les hommes qu'il leur a donné son Fils. Les hommes ne cherchent pas Dieu, mais Dieu est à la recherche des hommes. Alors, pour sauver le monde, presque malgré lui, Dieu suscite des saints pour prolonger l'Incarnation de son Fils. *Des saints, c.-à-d. des hommes remplis d'amour pour le Christ et pour lui. Des hommes, pour qui Dieu est tout, et le reste, rien* » (Mgr Ancel).

S. François est l'exemplaire rayonnant de ces hommes pour qui Dieu est tout (« *Mon Dieu, mon Tout* »).

Méditez la prière qu'il répète humblement, à genoux devant le divin Crucifié qui lui parla : « O grand Dieu, plein de gloire, et vous mon Seigneur Jésus-Christ, je vous supplie d'illuminer et de dissiper les ténèbres de mon esprit, de me donner une foi pure, une espérance ferme et une charité parfaite. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse bien et que j'agisse en toutes choses dans votre lumière et selon votre sainte volonté. Amen. »

Disposant de la force de Dieu, qui ne refuse rien à l'amour, François s'en va porter le témoignage. Bourgeois et marchand de drap, il a tout quitté. Il a pris l'habit le plus pauvre, il s'est fait mendiant. C'est ainsi qu'il va réparer les ruines causées dans tant d'âmes par l'appât des richesses, l'orgueil et la sensualité. Maudit par son père, moqué et persécuté, François par sa seule apparition, sa douceur et sa joie chantante, produit le « choc » sauveur. Il recrute et forme des disciples, leur insuffle sa flamme. Son ambition grandit avec son amour. C'est le monde entier qu'il veut conquérir à J.-C. Il n'hésite pas à porter la croix jusque chez les infidèles ; et ses frères envoyés au Maroc auront l'honneur d'y verser leur sang.

A François d'Assise, Précurseur et Patron de l'Action Catholique, *le Seigneur a donné une auxiliaire digne de lui...* Claire Offreduzzi, issue d'une noble famille, a répondu, elle aussi, sans réserve à l'appel de Dieu. Que valent propriétés, château, argent, espoirs de bonheur terrestre, lorsque le Roi des rois fait à une jeune fille l'offre de son alliance ? Pour bien marquer aux yeux du monde que « *le Seigneur est tout et le reste n'est rien* », Claire, à l'exemple de François, veut une pauvreté totale, vraiment dénuée de tout, la pauvreté de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire, celle qu'a choisie et aimée « Celui qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté ». Aujourd'hui encore, l'amour de la sainte pauvreté caractérise ses filles, les « Pauvres Dames ». Lorsque le Pape voulut introduire un adoucissement à la règle, Claire supplia qu'on lui permît de rester pauvre ; tellement elle avait conscience de la nécessité du détachement absolu pour l'âme qui veut résolument posséder le « Tout ».

Aujourd'hui encore, le pèlerinage à Saint-Damien fait une extraordinare impression. La pauvreté y est partout présente, ainsi qu'aux premiers jours où les premières Clarisses vinrent relayer leur Père au pied du grand Crucifix qui lui avait parlé. Ces bancs sans accoudoirs, ces dalles irrégulières, usées visiblement par le frottement des genoux, ce dortoir exigu où elles dormaient sur la planche, est-ce vraiment le lieu de la joie ? Tout à St-Damien est paix, calme, pureté, recueillement et silence. Des âmes saintes y ont vécu, qui semblent y avoir laissé le parfum de leur contemplation, la paix du céleste amour.

Vous pourrez visiter ensuite des palais d'un luxe inouï, admirer les œuvres d'art les plus parfaites. Vous ne rencontrerez pas ailleurs que dans le sillage des saints ce parfum des fleurs du ciel. L'une des plus humbles parmi les fleurs, la violette, répand le parfum le plus pénétrant. Claire d'Assise n'avait rien d'une âme compliquée. *Elle vivait en présence de Dieu ;* c'est le secret de la perfection. « *Que le Seigneur soit toujours avec vous ! Et vous, soyez toujours et partout avec lui !* », telle fut sa dernière bénédiction à ses filles. Et dans sa Règle on lit ce conseil : « En travaillant, ne laissez jamais éteindre en vous l'esprit de sainte oraison ; c'est à lui que doivent servir toutes les choses temporelles. » Qu'elle se prosterne au chœur ou qu'elle travaille de ses mains, qu'elle enseigne ses filles ou joue avec elles, Ste Claire ne quitte pas l'Epoux, puisqu'elle lui a tout donné et que toutes les activités de sa journée doivent entretenir la flamme. Sa vie n'est autre qu'un effort continuel pour s'unir à Dieu, partager sa vie, souffrir avec lui, s'il le veut, et jouir de lui, quand il lui plaît.

Ceux qui prétendraient que cette vie contemplative est inutile et égoïste, n'auraient rien compris au mystère du Corps mystique du Christ qui est l'Eglise. C'est, en réalité, une Société de Secours mutuels qui couvre l'univers. « *Ceux qui s'adonnent constamment à la prière et à la pénitence contribuent aux progrès de l'Eglise et au salut du genre humain plus efficacement encore que ceux qui cultivent par les œuvres de zèle le champ du Seigneur* » (Pie XI).

De nos jours, avec les humbles Clarisses, les Carmels, les Trappes, les Chartreuses font l'office de paratonnerres et aussi de sources inépuisables de vie, à l'image de ces neiges éternelles d'où sortent les fleuves qui fécondent la terre.

Les saints sont forts de la force de Dieu. Un épisode de la vie de Ste Claire l'illustre à merveille. Le jour où les Sarrazins menaçaient le monastère et la cité, c'est en Jésus-Hostie que Claire mit sa confiance. Sa prière obtint le miracle. Du saint Ciboire dressé comme protecteur sur ses filles sans défense, une voix s'éleva : « *Ne craignez pas, je vous garderai toujours*. » Et encore : « *La ville sera libérée par ma grâce.* » Saisis de terreur, les assaillants prirent la fuite. Assise délivrée a gardé jusqu'à ce jour le souvenir de cet éclatant miracle eucharistique.

II. — *Claire partage le triomphe*

C'est dans la chapelle de la Portioncule, dédiée à N.-D. des Anges, à proximité d'Assise, que Claire avait reçu jadis des mains de François l'habit religieux. La glorieuse Reine du ciel — nul ne l'a jamais priée sans avoir été exaucé — va accueillir sa fidèle servante au jour béni où, à la limite de la route terrestre, son âme va franchir le seuil du royaume des Anges.

Claire, paisible en sa pauvre cellule, prononce avec fermeté ces paroles : « Va en paix, car tu as un bon guide pour ta route,

Celui qui t'a créée a infusé en toi le St-Esprit, t'a toujours regardée et protégée comme la mère regarde et protège le fils qu'elle aime... » Puis, entr'ouvrant les yeux : « Béni sois-tu éternellement, Seigneur qui m'as créée... » Une de ses sœurs lui demande à qui elle parle : « Je parle à mon âme... *et je contemple la lumière de la Reine du ciel, Reine des Anges, glorieuse Mère.* »

Mais quelqu'un frappe à la porte de Saint-Damien. C'est un frère mineur qui apporte — suprême consolation terrestre ! — la réalisation du souhait ardent de Claire : la Bulle du pape Innocent IV qui approuve la Règle du deuxième Ordre franciscain, celui des « Pauvres Dames ». Après 42 ans de vie toute donnée à Dieu, c'est son lumineux passeport pour le ciel.

« Cher frère, confie-t-elle à Fr. Rinaldo, depuis le jour où, par son serviteur François, j'ai expérimenté la grâce de mon Seigneur Jésus, nulle peine ne m'a été trop cruelle, nulle pénitence trop lourde, aucune maladie trop difficile à supporter ».

Puis, à Sœur Amata : « *Vois-tu le Roi de gloire comme moi je le vois ?* » Claire ne rêve pas ; elle a toute la maîtrise de sa pensée et, en extase, elle contemple le ciel qui vient à sa rencontre : *Subvenite, Sancti Dei... Occurrite, Angeli Domini, Suscipientes animam ejus, Offerentes eam...* Et voici la Reine, couronnée d'étoiles... La chambre en est illuminée comme si de multiples soleils y étaient entrés.

La Reine des Anges s'approche du lit où repose Claire, se penche sur elle et la recouvre de la blancheur immaculée de son manteau si léger que Claire apparaît au travers. C'est la robe des vierges avec laquelle Claire va se présenter au Seigneur. Puis, la Mère de Jésus effleure d'un baiser le front de la pauvre servante de Dieu... C'est le commencement de la joie éternelle. La Vierge glorieuse disparaît, escortée de ses bienheureuses, en traçant le chemin que va suivre Claire vers la joie parfaite et définitive.

Mais durant toute une nuit encore, Claire exhortera ses filles, leur recommandant la méditation des Cinq Plaies de Jésus crucifié. Elle demande qu'on place sur son cœur le crucifix... « Loué sois-tu, mon Seigneur, chante au ciel François, pour Sœur Claire, laquelle est très douce et humble et précieuse et chaste. »

III. — *La voie ouverte à tous*

L'esprit franciscain qui renouvela le Moyen Age et « répara la Maison de Dieu » n'est pas moins utile en notre temps. Il est même de toute nécessité. « Il n'y a qu'un seul remède : *le retour au Christ,* vous dit S. S. Pie XII. S. François, après avoir fondé les deux Ordres d'hommes et de femmes qui s'efforcent, par leurs vœux solennels, de vivre selon l'Evangile, comme il avait le très vif désir d'entraîner au ciel tous les humains et qu'il ne pouvait les enfermer tous dans les cloîtres, conçut et réalisa le dessein d'ouvrir à tous une voie qui leur permettrait, chacun selon sa condition, de réaliser la perfection chrétienne.

« Il fonda l'Ordre des Tertiaires, auxquels il voulut donner comme idéal particulier, avec l'*esprit de pénitence,* un zèle ardent pour la *charité fraternelle,* le souci de la concorde dans les familles et de la paix dans la société civile ; par-dessus tout *un amour enflammé pour Dieu,* amour qui non seulement les détournerait de la séduction des vices, mais les arracherait à l'attrait des plaisirs de la terre et à l'appétit immodéré des richesses.

« Il savait, en effet, que la plupart des cœurs sont envahis par un désir sans limite de posséder et par une soif insatiable de jouissances, et que de là découlent comme d'une source les dissensions, les discordes, les luttes et les haines qui, pour son grand détriment, ne cessent de troubler la société humaine, selon cette parole : « D'où viennent les guerres et les luttes parmi vous ? N'est-ce pas de vos passions qui combattent dans vos membres ? » [1]

* *

Vous n'êtes pas appelés à imiter Ste Claire en ses jeûnes prolongés (en dehors de deux carêmes annuels au pain et à l'eau, elle s'abstenait de toute nourriture trois jours par semaine). Mais le devoir s'impose à tous de faire pénitence, de prier beaucoup, d'aimer Dieu et le prochain. Le *Tiers-Ordre de la Pénitence* vous aidera à le remplir ; et dans quelque condition que vous soyez, le souci de vivre en présence de Dieu,le désir de faire toutes vos actions pour lui obéir, l'aimer et le faire aimer, vous aideront à suivre Jésus dans la même voie que Ste Claire. Ainsi soit-il.

SAINT BERNARD
(20 août)

« J'AI TROUVÉ CELUI QUE MON CŒUR AIME »

Mes frères,

Si la paternité selon la chair est à bon droit honorée comme une bénédiction de Dieu (Ps. 127), la paternité selon l'esprit, selon la grâce est, à plus forte raison, une intime participation à la fécondité du Père qui est dans les cieux.

Parmi les « fondateurs » d'ordres, S. Bernard de Clairvaux est un de ceux qui ont fleuri magnifiquement, il a été le Père, le guide de milliers et de milliers de moines. De son vivant, Clairvaux débordait de la foule des jeunes gens que Bernard, à chacun de ses voyages, ramenait de toute l'Europe ; les douze du début étaient devenus sept cents. Le monastère remplissait toute la vallée. En

[1] *Lettre* aux Supérieurs généraux de l'Ordre franciscain, 15 août 1952.

38 ans, il fonda 64 nouveaux monastères ; en 1147, 28 monastères bénédictins s'affilièrent d'un seul coup à l'Ordre cistercien.

Le 20 août 1153, Bernard, au jour de sa « naissance » à la vie éternelle, laissait 350 monastères nés de Cîteaux ; 50 ans plus tard, ils étaient 550, défricheurs, convertisseurs, civilisateurs. La prophétie s'était réalisée. « Le désert s'est réjoui, la solitude a exulté d'allégresse et a fleuri comme un champ de lis. » « Dieu a honoré le père en ses fils ; et la bénédiction du père a affermi les maisons des fils. »

« O Dieu qui avez voulu illustrer le monastère de S. Bernard d'innombrables émules de ses vertus ; daignez nous accorder, à leurs prières, la grâce de progresser toujours dans l'observance de vos commandements et de vos conseils. » Ainsi le diocèse de Langres à qui appartint S. Bernard du berceau à la tombe, fait mémoire, au jour de sa fête, de tous les Saints de Clairvaux.

Vous montrer l'utilité de cette légion mystérieuse, et les leçons que leur vie donne à notre vie, c'est mon intention.

Ave, Maria, Cistercii Mater et Regina !

I. — *Bernard qu'es-tu venu faire ici ?*

A 21 ans, Bernard, jeune homme de haut lignage, riche de tous les dons, dit adieu au monde. Il entre à Cîteaux, où S. Robert de Molesmes vient de rétablir en toute sa rigueur la règle de S. Benoît. Dur à lui-même, Bernard renchérit encore en austérité si bien que son Abbé, S. Etienne Harding, charge ce moine de 25 ans de fonder dans la vallée de l'Absinthe un monastère qui deviendra Clairvaux, la « claire, l'illustre vallée ». Ses quatre frères l'ont suivi à Cîteaux. Seul est resté à la maison de Fontaine, Nivard, trop jeune. « Nous partons, lui dit l'aîné, Guy ; tout ce domaine est à toi ; tu seras riche ! — Eh quoi ! réplique l'enfant, vous prenez le Ciel et vous me laissez la terre ? Je n'accepte pas ce partage. » Dès qu'il aura 16 ans, Nivard, lui aussi, quittera tout pour suivre le Seigneur Jésus. Et puis Tescelin, le père, et puis des milliers d'hommes et de vierges.

Quel est donc cet Amant invisible qui attire ainsi à lui la jeunesse, l'intelligence, la beauté et l'amour ? « La raison d'aimer Dieu, c'est qu'il est Dieu. La mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure », répond S. Bernard.

Dieu a bien mérité que nous l'aimions. Il s'est donné lui-même sans mérite de notre part. Il nous a aimés le premier. Si l'homme, dédaignant tout, se mettait à *courir* enfin vers Celui qui seul lui manque, vers le Dieu de toutes choses, cet homme goûterait enfin le repos ; il ne chercherait rien au-delà. Il ne pourrait manquer de dire : « Il est bon pour moi d'adhérer à Dieu. » C'est pour cela que votre Cœur a été ouvert, pour que je puisse y pénétrer. Il a été blessé pour que, par-delà la blessure visible, nous considérions la blessure invisible de l'amour. Qu'il est bon, qu'il est agréable de demeurer en ce Cœur ! »

Bernard, pourquoi es-tu venu au monastère ? — Pour aimer, pour me donner à Celui qui m'a aimé jusqu'à mourir pour moi.

II. — *Ces Croisés plantent la croix dans leur cœur*

Les Saints de Clairvaux, que nous honorons avec leur Père, n'ont obtenu la couronne qu'au prix d'une vie de sacrifices transfigurée par l'amour. Le moine et le vrai chrétien trouvent une joie, âpre sans doute, mais véritable, dans ce qui coûte à la nature. *Ubi amatur, non laboratur... ipse labor amatur.*

Loin d'être un lieu de repos facile pour les pusillanimes et les égoïstes, la vie religieuse est un corps d'élite où s'engagent les forts et les enthousiastes pour mener les durs combats de la perfection chrétienne. A Cîteaux, en 1926, les moines ont élevé un Calvaire qui porte cette dédicace : *Vero Regi Christo militaturi Cisterciences dedicaverunt.*

1° Ces soldats veulent être des troupes de choc, ils sont volontaires en permanence, toujours en sacrifice pour la gloire de Dieu par leur sanctification personnelle et le salut des âmes. Ils ont fait vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, afin de se donner tout entiers à l'Unique Nécessaire. Ils entendent bien cueillir chaque jour « le bouquet de myrrhe » composé de toutes les amertumes et de toutes les souffrances du Seigneur et y joindre les leurs. Ils veillent chaque nuit pour chanter les louanges du Seigneur et leur travail silencieux est une incessante prière et une persévérante mortification. Il faut perdre sa vie pour la sauver, la perdre tous les jours car « ce qui est coupé repousse, ce qui est chassé revient, ce qui est éteint se rallume, ce qui est assoupi se réveille ; c'est donc peu d'avoir coupé une fois ; il faut couper souvent et même toujours ; si l'on ne se trompe soi-même, on trouve à couper en soi, malgré les progrès réalisés » *(In Cant.,* Serm. 58).

Mais, s'ils connaissent la Croix, ils savent aussi la douleur. *Dulce lignum.* Le Christ, à qui ils se donnent sans réserve, adoucit les sacrifices nécessaires et donne des joies intimes que ne soupçonne pas le monde. « La famille cistercienne aime mieux faire de grandes choses que de les écrire », lit-on dans la *Vie* du Bx Guerric.

Le salut de chacun est affaire strictement personnelle et les mérites acquis sont incommunicables. Aurait-on l'ardeur apostolique et le succès d'un S. Paul, on devrait cependant opérer son salut avec crainte. Non sans hardiesse, S. Bernard transpose le texte de l'Evangile (Mat., XIV, 16) en celui-ci : « Quid tibi prodest si *universos* lucreris, teipsum perdens ? »

2° Cependant, ces religieux contemplatifs n'ont pas d'autre ambition que de rester unis à Jésus Sauveur. Avec Marie, avec Thérèse de l'Enfant-Jésus, ils aspirent à recueillir le Sang qui coule des plaies divines pour le répandre

sur les âmes ; et, par leur union au Christ, ils puisent à longueur de journée dans son Cœur la vie divine, la grâce, la lumière, la force, l'amour.

S'ils ne peuvent « mériter » pour les autres, ils *réparent*, du moins, par leur fidélité, les infidélités et les outrages des pécheurs ; ils obtiennent les grâces qui éclaireront et sauveront les coupables, écartent de leurs têtes et souvent aussi de leurs familles et de leur pays les châtiments mérités par leurs crimes. Dans la balance de la justice divine, ils sont les justes qui sauvent Sodome, les paratonnerres qui protègent la Cité. « Que notre apostolat soit celui du vieux Cîteaux, déclare un Général de l'Ordre, celui de l'âge d'or et non celui de l'âge doré par la fascination des œuvres ! »

3° L'Eglise apprécie leur mission et sa nécessité puisqu'elle demande aux Ordres contemplatifs de *fonder des monastères en terre païenne*. C'est surtout pour apporter aux infidèles et aux nouveaux chrétiens un témoignage vivant. C'est la moderne croisade. « Le christianisme n'est pas fait pour organiser la terre, mais pour faire vivre l'homme de la vie divine dans le temps et dans l'éternité ». Son caractère essentiel est cette orientation. Or la vie contemplative donne au monde le *témoignage* que Dieu est l'Unique Nécessaire et que tout doit lui être subordonné.

Ainsi les moines et les ermites sont des témoins irrécusables de la Vérité et de l'Amour, aussi bien que les apôtres. Dieu veuille les susciter nombreux !

A côté des barrages matériels qui captent les forces de la nature, il faut des « barrages » spirituels, des réservoirs de la grâce. S. Bernard déjà déplorait le grand nombre de « canaux » et le trop petit nombre de « réservoirs ». *Canales habemus multos, conchas vero perpaucas.*

III. — *Et nous ?*

Nous sommes tous, nous aussi, appelés à suivre le Christ. Car, c'est dans la voie que S. Bernard a tracée, celle qui accède à l'Amour par l'Humanité sacrée du Christ, qu'il faut nous engager. La pénitence, l'austérité ne sont pas réservées aux moines. « Est-ce que le grand nombre de plumes, loin de charger les petits oiseaux, ne les aide pas au contraire à s'envoler ? Déplumez-les, et vous les verrez de tout le poids de leur corps tomber par terre. Ainsi de la discipline du Christ : elle porte plutôt qu'on ne la porte. »

Nous demanderons à notre saint de nous préciser nos obligations relativement aux conseils évangéliques. Nous y découvrirons que « la sagesse est dans la simplicité, qu'il n'est pas besoin de passer la mer ou de s'élever jusqu'aux nues pour la trouver, qu'elle est à notre portée, sous notre main » (cf. Baruch, III, 29, 30, 38). « Donc, dit S. Bernard au fainéant, tu ne veux pas t'avancer en la perfection ? — Non. — Et tu ne veux pas non plus empirer ? — Non. — Donc, tu ne veux être ni pire ni meilleur ? Hélas ! pauvre homme, tu veux être ce qui ne peut être. Rien n'est ferme ni stable en ce monde ; mais de l'homme il est dit encore plus particulièrement que jamais il ne demeure en un état (Job, XIV, 2). Il faut donc ou qu'il s'avance, ou qu'il retourne en arrière. »

Mais, direz-vous, les conseils ne sont pas obligatoires ! C'est vrai. Cependant, il est imprudent de mépriser les conseils et moyens d'y parvenir que N.-S. nous indique. Faire profession de ne point vouloir suivre les conseils, suppose un mépris pratique de celui qui les donne.

« Chacun est obligé de les aimer tous, parce qu'ils sont tous très bons. Réjouissons-nous donc quand nous verrons des personnes entreprendre la suite des conseils que nous ne pouvons ou ne devons pas observer : prions pour eux, favorisons-les et les aidons », dit S. François de Sales.

Observons ceux qui conviennent à notre état de vie. « *Qui ne peut faire le tout, qu'il fasse quelque partie.* Vous n'êtes pas obligé de rechercher celui qui vous a offensé, rendez-lui bien pour mal.

Vous n'êtes pas obligé de donner à tous les pauvres, mais seulement à ceux qui en ont très grand besoin ; mais ne laissez pas pour cela de donner volontiers à tous les indigents que vous trouverez. » Si l'on veut sincèrement pratiquer la vertu : charité, piété, justice, pureté, etc., il est indispensable de ne pas se contenter du minimum. Les saints nous montre l'exemple, et une parole célèbre nous rappelle que « quand on n'a pas tout donné, on n'a rien donné ».

* *

S. Bernard ne fléchit jamais dans sa résolution d'aimer Dieu sans mesure. Qu'il fût auprès des seigneurs, des rois ou du Pape, où qu'il vécût dans son monastère, toujours il se laissait guider par le bon plaisir de Dieu, toujours il vivait dans l'union à Dieu. Son désir profond animait toute sa vie, et « dans son cœur, Dieu se promenait au large ». Demandons-lui de suivre son exemple : de chercher toujours et avant tout la volonté de Dieu ; de nous efforcer de penser à Dieu présent en nous, et toujours nous aimant ; de prier souvent Notre-Dame, la « Mère de miséricorde ». Alors, nous pourrons aimer Dieu de tout notre cœur, et nous préparer à rencontrer, dans la joie infinie, « Celui que notre cœur aura aimé ».

Saints de Clairvaux, priez pour nous !

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

XIV

LA MESSE

Le but idéal du catéchisme est de former les âmes à une vie chrétienne authentique. La liturgie est la meilleure école de cette formation. Et

la Messe est l'action centrale de la liturgie. Donc la Messe doit être un objectif privilégié du catéchiste. Comme le dit le P. Ranwez : « Concrètement, former un chrétien, c'est le rendre activement participant de la vie eucharistique ». Aussi est-il capital que les enfants qui arrivent à la Communion solennelle aient cette conviction bien ancrée dans leur âme. Pour cela l'étude de quelques chapitres du catéchisme est absolument insuffisante. Il faut que la conviction intellectuelle passe en actes. Il faut que les enfants vivent la Messe. Il faut qu'à force d'exercices personnels, de travaux actifs et d'une pratique religieuse assidue, l'assistance à la messe soit devenue pour eux une action irremplaçable, un aliment essentiel de leur religion, de leur vie de grâce, de leurs vertus théologales.

Comment arriver à ce résultat ?

I. — *Procédés discutables*

Tous les procédés recommandés depuis quelques années sont loin d'être efficaces. Parfois le catéchiste marche de long en large dans la nef pour soutenir la ferveur des assistants : en fait il attire d'une façon agaçante l'attention sur sa personne et la détourne de Dieu ; ce n'est pas ainsi qu'on favorise le sens du sacré. Ou bien il donne des explications doctrinales ou liturgiques, et la messe tourne en leçon de choses ; il parle tant qu'il empêche de prier. Ou il fait chanter des cantiques étrangers au saint sacrifice. Ou il a recours au chœur parlé, et il utilise pour cela l'un quelconque des « centaines de livrets intitulés improprement « messes dialoguées ». C'est à leur sujet que le **R. P. Morin** a pu dire :

« Un trop grand nombre de messes dialoguées, qui ont fleuri subitement, font l'effet d'un débordement de la messe des catéchumènes sur la messe des fidèles, où celle-ci risque d'être noyée. Le discours ou le dialogue, l'explication, la leçon, dite ou mimée, envahit tout. Finalement on en arrive à la messe leçon de choses, à la messe tableau vivant, à la messe chœur parlé ou jeu scout ; la messe *qui est la messe* est ensevelie, aussi bien et même mieux qu'elle ne l'était naguère sous les chapelets et les cantiques » [1].

Tout n'est pas à blâmer dans ces divers procédés, mais il faut les utiliser prudemment et savoir qu'il y en a de meilleurs, que nous allons indiquer sommairement.

II. — *Préparation à la messe*

Le premier objectif du catéchiste doit être de **faire désirer et aimer** l'assistance à la messe, de telle sorte que ce soit pour les enfants une joie d'y être admis. **L'approfondissement doctrinal** viendra ensuite, adapté aux divers âges et lui-même orienté vers une vie spirituelle authentique.

1. — Le premier but (**EXCITER LE DESIR DE LA MESSE**), est atteint surtout, semble-t-il, par **des paraliturgies** bien menées qui mettent en activité de profondes tendances de l'enfant : son besoin de mouvement, son instinct de jeu et d'imitation, son sens du mystère et sa facilité à adorer Dieu.

A. — PARALITURGIES POUR LES TOUT-PETITS.

Certains catéchistes n'hésitent pas à initier les enfants à la messe dès l'âge de 5 ou 6 ans. « Ne dites pas : ils sont trop petits pour comprendre. Les âmes pures ont une ouverture splendide » [2].

Mme Lubienska a recours à un procédé original : elle leur fait répéter les gestes du célébrant. Comme toujours, elle a soin de commencer par la leçon de silence. Elle tient même à créer une atmosphère de pénombre, comme dans les vieilles églises. Puis elle veille attentivement à une attitude recueillie, pieuse, et à une expression parfaite des gestes liturgiques. Elle ne s'inquiète pas trop de faire comprendre les paroles : « L'acte précède la doctrine ; la vie précède les idées » [3]. Et même, au moment de la consécration, elle ne leur explique rien ; elle leur dit seulement que le prêtre va demander à Dieu de faire un grand miracle en souvenir du Seigneur Jésus : de même que, dans le rite byzantin, on ferme la porte de l'iconostase pendant le canon, de même ici « on ferme la porte par le mot « miracle » (p. 71). Elle invite seulement les enfants à garder alors un profond silence et à faire une prostration au moment où le prêtre fait la génuflexion.

Cette formation se conçoit très bien avec des tout-petits. Et quand il leur est possible d'assister à la messe proprement dite dans ces conditions, ils ne risquent pas de s'y ennuyer ni d'y perdre leur temps. Ils en retirent un grand profit.

B. — PARALITURGIES POUR ENFANTS PLUS AGES.

Mais beaucoup d'enfants arrivent au catéchisme à 9 ans, dans une ignorance complète de la religion. Il est trop tard pour leur appliquer cette méthode. Il faut leur donner une formation plus graduée.

Plusieurs travaux ont été rédigés à leur intention [4]. Voici une idée de celui de l'équipe sacerdotale du Sacré-Cœur de Colombes [5].

L'initiation dure une année. La messe est **expliquée, décomposée, vécue,** partie par partie, jusqu'à ce que l'enfant réalise de quoi il s'agit. Tout se fait, comme il convient, « dans une atmosphère réellement religieuse ». Les enfants pénètrent dans la salle de catéchisme en ordre, et avec grand recueillement. Et l'on progresse de leçon en leçon.

Ainsi dans la 1re réunion, on leur apprend comment on prie non seulement avec son cœur, mais aussi avec son corps — de même par exemple qu'ils expriment leur repentir devant leur mère en baissant la tête.

Dans la 4e, on expérimente une manière spéciale de prier : le repas en famille, tel qu'il doit être idéalement : calme, affectueux, fortifiant pour l'âme comme pour le corps. Les enfants préparent religieusement la table, en priant pour ceux qui ont confectionné la nappe, le couvert, le pain, etc...

Cinquième réunion : on mime le repas pascal des Juifs. Pour cela on commence par lire dans l'Exode les chapitres XII et XIII qui le prescrivent, et le catéchiste les explique.

[1] Alain de Sauvebœuf, *Nos enfants et la Messe*, p. 33-34. — N. B. Pour s'y reconnaître un peu dans cet « épais fourré », voir la bibliographie de ce même volume et *Lumen Vitæ*, 1952, nº 4, p. 695-700.

[2] Mme Damez, *Comment faire jaillir la Vie*, p. 48.

[3] *La formation du sens religieux*, p. 30. — Elle parle ici d'idées abstraites : nous savons (11e causerie) l'importance primordiale qu'elle accorde au sentiment religieux.

[4] Voir F. Lelubre, *Initiation des enfants à la Messe*, 84 p., Abbaye St-André, Bruges. Dépôt à Paris, 57, rue de Rennes (6e). — Voir aussi plusieurs méthodes dans *Vérité et Vie*, Série 6, nº 44 ; série 13, nº 107.

[5] *Si tu savais le don de Dieu*, Secrétariat paroissial, 360, rue Gabriel-Péri, Colombes (Seine).

Sixième réunion : la Cène. Rappel de la Passion.

Les leçons suivantes approfondissent le mystère de la Cène et celui de la Croix, en rapport avec la messe. Et c'est seulement à partir de la 9e que commence l'introduction à la messe proprement dite, en ayant toujours soin de rester concret. Par exemple on compare les épîtres à des lettres familiales ; dans le **Credo** on est fier de sa foi comme un jeune garçon est fier de sa famille, etc... Et tout en décomposant les diverses parties du sacrifice, on a toujours soin d'en rappeler l'unité.

M. l'abbé Lelubre, lui, procède par « thèmes ». Il fait « vivre » les uns après les autres les divers thèmes contenus dans la messe : par ex. les thèmes de la prière, de la maison de Dieu, du sacrifice, de la communion, etc.

Ces procédés ont évidemment l'avantage d'aider les enfants des milieux déchristianisés à être moins dépaysés quand ils assistent pour la première fois à la messe. Faut-il en étendre l'usage aux milieux chrétiens ? Faut-il les modifier dans un sens plus favorable à la transcendance de la messe ? L'avenir le dira[6].

* *

2. — APPROFONDISSEMENT DOCTRINAL.

Dans les explications aux **tout-petits** (6-7 ans), il ne faut pas appuyer sur la notion cultuelle du sacrifice, trop étrangère à leur mentalité, mais sur celle de **prière** (adoration, louange, remerciement). Et, des trois parties principales de la messe, c'est la **communion** qui sera comprise la première : n'est-ce pas l'âge où il faut les préparer à la première Visite de Jésus ? Aussi bien l'analogie de la messe avec un **repas** sera-t-elle la plus accessible à leur intelligence.

Quand on les aura mis en contact avec les objets qui servent à la messe (autel, vases sacrés, ornements, etc...) on les leur fera reproduire en miniature de la manière la mieux adaptée : découpage, coloriage, dessins.

A 8-9 ans, la présentation sera un peu plus rationnelle, mais au lieu d'expliquer toute la messe du premier coup, on se bornera d'abord aux moments les plus importants, pour qu'ils servent de cadre aux autres.

« On fera au tableau noir, ou mieux sur un panneau qui pourra rester un certain temps (une ou plusieurs semaines) sous les yeux des enfants, le schéma suivant des principales parties de la messe :

1° Préparation.

2° Le Sacrifice : *Offertoire,* — *Consécration,* — *Communion.*

3° Remerciement.

Pour rendre ce schéma plus attrayant, on pourra l'illustrer par des dessins représentants ces cinq actions »[7].

« On ne saurait trop insister sur l'importance d'un tel début, qui, pour nous adultes habitués à la messe, semble facile et naturel, mais qui pour un jeune enfant constitue un mystère qui nécessite d'être approfondi pour être bien saisi »[8].

« Si nous avons affaire à des enfants de *plus de neuf ans,* il ne faudrait, sous aucun prétexte, sauter cette découverte du cadre de la messe et cette présentation de la messe-repas, car l'une et l'autre sont absolument capitales »[9].

[6] Les auteurs de ces méthodes ont conscience d'innover profondément. Aussi ne les présentent-ils pas comme définitives. De fait, elles n'ont pas encore été admises universellement. Ainsi S. E. le cardinal Gerlier fait quelques réserves à leur sujet (*Semaine religieuse* de Lyon, 17-4-53).

[7], [8], [9] Alain de Sauvebœuf, *ibid.*, 54, 55, 57.

A cet âge, et même plus tard, les enfants s'intéressent aux **gestes du prêtre.** On pourra les inviter à les observer, à en demander le sens, au besoin à les faire étudier par équipes, et surtout il faudra veiller à ce qu'ils les mettent toujours en relation avec les prières prononcées : un exercice facile consiste à mettre dans une colonne le geste observé, et dans l'autre le sentiment qui lui convient ou la prière qu'il symbolise. Si, comme nous venons de le voir en parlant de la paraliturgie, ils reproduisent eux-mêmes ces gestes en y mettant toute leur âme, ce sera encore mieux.

Enfin ils auront grand profit à réserver à la messe une large place dans leur **Album de Liturgie**[10]. Ils y dessineront les souvenirs et les symboles les plus propres à faire comprendre la messe : sacrifices de l'Ancien Testament (Abraham, Melchisédech, le Temple), Cène du Sauveur et repas de famille, Calvaire et autel, etc. Ils y colleront les vignettes adaptées (cf. Ed. de Thaon-les-Vosges), en les expliquant ainsi que les prières du missel ; ils y inséreront des prières composées par eux (et discrètement revues par vous), ou choisies dans les formules liturgiques.

La collaboration de l'enfant au saint sacrifice sera stimulée par une liste d'offrandes à l'endroit de l'offertoire, une autre de « cadeaux à faire à Jésus après la communion », une résolution à prendre d'une messe à l'autre. Des photographies des vivants et des morts prendront place aux deux **Memento.**

Et il sera bon de faire réserver quelques pages et quelques illustrations à la grandeur du sacerdoce : cela pourra être l'origine d'une vocation.

III. — *Assistance à la messe*

Ainsi préparés, les enfants n'auront guère de difficulté à suivre la messe avec ferveur. Il sera donc alors bien inutile de recourir à des procédés secondaires tels qu'on en propose souvent ou qu'on peut en inventer soi-même. Bornons-nous à trois remarques :

1. — Dans la mesure du possible, prendre soin que l'assistance à la messe soit ADAPTEE A L'AGE DES ENFANTS :

« Si nous essayons de rassembler les différentes caractéristiques observées pour chaque période, nous voyons qu'il faut :

— *jusqu'à 9-10 ans :* des messes avec des chants et quelques chœurs parlés, des intentions peu nombreuses et bien adaptées, des moments de silence pas trop longs et bien dirigés, des offices courts et où le corps ne reste pas tout le temps inactif ;

— *pour les 10-12 ans :* des messes chantées ou dialoguées et déjà quelques messes basses en silence, des intentions qui peuvent être plus larges, des moments de silence assez courts et d'autant moins dirigés qu'une formation dans ce sens aura été donnée plus tôt ;

— *pour les plus de 12 ans :* des messes basses en silence et quelques messes dialoguées (des messes chantées *si* l'on a fait leur éducation musicale sur ce point), des intentions qui viennent d'eux-mêmes, des temps de silence assez importants pour la prière personnelle »[1].

2. — On a essayé avec succès, dans certains cas, le **recours aux gestes.** C'est, en somme, l'idée de Mme Lubienska reprise pour l'office public et adaptée aux grands enfants. Voici le procédé :

Tous sont près de l'autel. Ils récitent les prières les plus importantes. On peut écrire sur un

[10] Cf. *Ibid.*, p. 68 à 72.

[1] Cf. *ibid.*, p. 39.